



LA VEUVE

(Nouvelle)

Dumè ANTONI

Le noir est si profond que je ne vois plus rien. J'ai pourtant les yeux ouverts. Sur le coup, je ne sais pas pourquoi je pense à une panne de courant. Mais ça ne peut pas être ça. Il faisait clair, quelques instants plus tôt. Je ne voyais pas grand-chose, parce que c'était l'aube, mais je distinguais des ombres entourées de halos pâles ; des impressions de lueurs diffuses, dans un couloir. Puis dans une cour fermée, sous la pluie. Des ombres mouvantes, alignées comme pour un enterrement.

Je me souviens de voix d'hommes, semblables à des chuchotements, et du bruit régulier de leurs semelles sur le sol. Je réalise que je n'entends plus rien non plus. Peut-être, parce que tout ce monde s'est tu, recueilli dans le silence. Mais je ne sens même plus mon corps, sinon une vague douleur dans le fond de la gorge, mêlée au goût du sang. J'ai toujours été fragile de la gorge. Jusqu'à l'adolescence, je collectionnais les angines. J'essaye de déglutir, mais je n'y parviens pas. J'ai soif. Et j'ai froid aussi. Je ne sais pas pourquoi j'ai si froid. Je ne parviens plus à bouger mes membres, mes mains, mes doigts. Je me sens engourdi. Comme anesthésié par le gel.

Puis je comprends.

Je ne sais pas combien de temps il me reste à vivre. Je sais que je vais mourir. Peut-être même suis-je en train de mourir. J'ai essayé de m'y préparer, longtemps. Je voulais mourir vieux et tranquille. Je ne suis ni vieux ni tranquille. Je ne sais pas si j'ai peur. Je ne peux pas analyser ce que je ressens vraiment.

J'ai l'impression que la mécanique du temps s'est arrêtée. Tout semble s'écouler avec une extrême lenteur. Sans doute, parce que je ne peux plus bouger. Je me vois pourtant marcher dans la lumière d'une fin d'après-midi d'été. L'air immobile est imprégné d'une chaleur moite. Je sais qu'il s'agit d'un souvenir. Parce que cette chaleur ne m'atteint pas. J'ai toujours aussi froid. J'entends le bruit d'une rivière, pas très loin d'où je me trouve. Je longe un sentier à travers des arbustes épineux en fleurs. Des senteurs enivrantes de miel s'engouffrent dans mes narines. Avec l'odeur du sang.

Au bout du chemin, elle est là.

Je ne sais plus quel est son nom. Je sais seulement son sourire vert et or, ses taches de rousseur, ses cheveux blonds en cascade. Elle est debout et me regarde. Elle semble me dire : « je t'attends ». Je vais vers elle. Ou peut-être vient-elle vers moi. Et c'est comme une pliure de l'espace qui nous rapproche. J'arrive à sentir le parfum de sa peau. Des fragrances sucrées mêlées à sa sueur, et peut-être aussi au désir. Le mien. Elle est à peine vêtue. Je ne sais pas son âge. Je sais seulement qu'elle est très jeune.

Je devrais être rongé par le remords et par la honte. Mais je ne regrette rien. Je suis un monstre. Les spectateurs, dans le prétoire, m'accueillent avec des cris de haine. Dans ma cellule, le curé me demande si je veux confesser mes péchés. Je refuse d'un mouvement de tête. Je ne crois pas en son dieu.

Peut-être suis-je maudit. Je voudrais que ce rêve cesse. Ce n'est d'ailleurs pas un rêve. C'est un souvenir. Je voudrais que ce souvenir disparaisse au tréfonds de ma mémoire. Qu'il se

perde à jamais. Je ne comprends pas pourquoi je dois revivre ça. C'est peut-être ça, le purgatoire... Ou peut-être est-ce déjà l'enfer. Des souvenirs en boucle qui crèvent la surface de ma conscience. Ils sont là, perdus quelque part dans les circuits de mes neurones, cherchant en vain une issue. J'ai mal au crâne, avec la nausée au bout des lèvres. Je n'en finis pas de vomir ce sang rouge. Je ne parviens plus à respirer tellement ma bouche est inondée. Il en sort même par le nez... J'étouffe.

Je saigne comme un porc. Je comprends cela comme une évidence. Je suis sans doute pendu par les pieds, accroché à une esse de boucher, et l'on a ouvert ma carotide d'un coup de couteau pour me vider de mon sang. Je m'attends à ce que l'on ouvre aussi mon ventre et que je dégueule ainsi – par cette béance longitudinale pratiquée avec précision – mes tripes sur le sol rougi et gluant.

On dit parfois que quand la mort approche, on revoit toute son existence. Je ne constate rien de tel. Je suis perdu dans ma mémoire, paralysé dans le souvenir récurrent d'instantanés mêlés. Je suis dans un tunnel sans extrémités. Sans commencement ni fin. Le noir qui m'entoure est toujours aussi dense, malgré la lumière de cette fin d'été. Malgré l'éclat de ses yeux verts et or qui me fascine. Je me souviens de son sourire. Je croyais qu'elle m'aimait. À présent ses yeux sont éteints et ressemblent à du charbon calciné. Elle a cessé de crier, d'implorer. Je réalise que ce que j'ai fait est mal. Je ne peux pas accepter sa mort. Son prénom me revient, cette fois. Je l'appelle, je hurle pour qu'elle ne meure pas.

« Marie ! »

Mais elle meurt.

Son visage n'est jamais le même. Il change à chaque fois, à chaque instant. Son corps aussi change, mais il demeure toujours parfait. Elle est belle et très jeune. Presque femme. Pas très grande. Juste ce qu'il faut, comme il faut. Ses yeux verts et or sont bleus, puis noirs, puis marron, gris comme de la cendre. Son petit nez, retroussé, est vraiment adorable. J'ai faim de sa langue pourpre entre ses lèvres ourlées, mutines et entrouvertes. J'aime ses seins bien ronds, tendus, petits, fermes, puis massifs, lourds, mais jamais tombants. Mes caresses s'y oublient, longtemps, très longtemps. Je la sens frémir. Mais elle ne dit rien. Elle pleure à peine. Des petits gémissements d'enfant triste. Elle a des mamelons roses, sombres, encore juvéniles, dressés avec arrogance. Et sa toison blonde ou rousse ou brune est douce comme du duvet d'oisillon. Mon regard s'y attarde et s'y perd. Je salive d'envie et place mes mains sur ses hanches. Je la sens réagir. Se débattre. Elle a peur. Elle serre les jambes. Je l'écarte...

Le président du tribunal dit que je suis accusé du viol suivi du meurtre de cinq jeunes filles mineures de moins de quinze ans. À nouveau des cris de haine dans l'assistance. Le juge demande le silence et menace d'évacuer la salle. Alors les voix se font murmures et se taisent. Je pense à un robinet que l'on ferme et je sens la pression de ce silence, tel un étouffoir qui se resserre sur ma poitrine. J'ai du mal à supporter le regard des parents des victimes, au premier rang. Je ne peux pas supporter leurs pleurs et les cris plaintifs des femmes, des mères, des grand-mères. Ils me fouillent de leurs yeux tristes en quête d'une réponse qui ne vient pas. Je voudrais les aider à surmonter leur chagrin, mais je n'ai rien à leur dire. Je suis effacé. J'étouffe.

Puis un homme de petite taille et bedonnant se présente à la barre. Il a une barbe bien taillée et un costume sombre. Il est précieux dans ses gestes et sa voix est chantante. Il doit être du Sud, de la région de Marseille. Il est psychiatre. C'est l'expert, celui qui m'a examiné. Celui qui prétend connaître le pourquoi du comment. Il raconte à l'assistance mon enfance, mon adolescence, les jours et les nuits passés à l'orphelinat. Le prêtre qui nous fait le catéchisme et ses mains baladeuses. Ses caresses et sa voix mielleuse, à vomir. Et la religieuse aussi, qui me prend dans sa bouche, les fois où elle est désespérée. Elle est vieille et laide et édentée. Mais elle s'active avec délectation, les yeux fermés, et me dit que je suis aussi doux que le Seigneur. Je ne sais pas pourquoi le psy raconte tout ça. J'ai un peu honte d'entendre étaler sans pudeur mes années d'orphelinat. Il affirme, péremptoire, que les meurtres que j'ai commis n'étaient qu'un phénomène de transfert. En violant et en assassinant ces jeunes filles, je cherchais en réalité à suicider l'adolescent que j'étais. Je ne sais pas où il va chercher tout ça, mais il semble fier de sa théorie. Il sourit, presque. Je ne suis pas sûr que ça change quoi que ce soit au verdict.

Ça ne change rien, en fait, puisque je suis en train de mourir. Et que je ne meurs pas de mort naturelle.

Il me semble à présent que le sang a cessé de couler. Je dois ressembler à ces quartiers de barbaques suspendus à un crochet dans la chambre froide d'une boucherie. J'ai l'impression de m'éteindre. Quelqu'un a basculé l'interrupteur de ma vie, et voilà que tout devient néant.

Mais ce n'est pas terminé. L'enfer, ça n'a pas de fin. C'est une roue qui n'en finit pas de tourner dans le vide, autour de son axe, quand une voiture finit sa chute dans un ravin, sur le capot. Tout revient, à chaque révolution, à la même place ou presque. Parce que ça change un peu, quand même. En pire, bien sûr. Toujours en pire.

Je n'ai que ce que je mérite, au fond. Je n'ai pas le droit de me plaindre, seulement celui d'avoir honte. D'après le policier qui a mené l'enquête, et qui est à présent debout à la barre, à la place du psychiatre, je ne me suis pas contenté de violer et tuer ces jeunes filles. J'ai aussi écrasé leur visage, à coups de poing, de pieds, et en m'aidant d'un objet contondant trouvé par hasard à proximité de mes forfaits. Les armes des crimes sont d'ailleurs étalées sur un comptoir, avec une étiquette portant le prénom des victimes. Un gros caillou pour Marie, un marteau pour Fabienne, une marmite en fonte pour Jacqueline, une statuette en granite pour Béatrice et un presse-papier en verre pour Julie. Les objets sont encore tachés du sang des douces adolescentes martyrisées. Il y a aussi des cheveux collés. Rien n'a été nettoyé, pour la procédure, pour que chacun réalise à quel point je suis monstrueux. L'effet est si efficace que je me prends à grimacer d'écoeurement. Je me dégoûte, même si je n'arrive pas à regretter mes actes. J'essaye de regarder ailleurs, autour de moi. Mais il n'y a rien, ailleurs. Tellement rien que je ne peux m'empêcher de voir et revoir ces objets sur cet étal. De me voir et revoir en train de frapper, frapper, frapper encore, jusqu'à entendre le craquement des os du crâne, à peine amorti par les lambeaux de chairs ensanglantés qui se décollent du visage.

J'entends le verdict. J'entends que je suis condamné à mort. L'avocat pose sa main moite sur mon poignet. Il me dit qu'il est désolé et qu'il va déposer un recours en grâce. Je l'entends à peine, à cause du brouhaha de la foule dans le prétoire et des bruits de chaises. Il a l'air triste, mais je le rassure. Je lui dis de ne pas s'en faire. Que je vais bien. Il est étonné, mais hoche la tête, parce qu'il ne trouve rien à rajouter. Il n'y a, de toute façon, rien à ajouter. Un policier me

met les menottes aux poignets pour me ramener en cellule. Je sens le métal glacé. J'ai froid, encore. Partout.

Le recours en grâce a été refusé. Je m'y attendais. Mon avocat est désolé. On dirait qu'il ne sait pas être autre chose que désolé. Peut-être est-il contre la peine de mort.

Le noir, à nouveau. Un noir si profond que je m'y perds. J'ai pourtant les yeux ouverts. C'est une nuit d'encre qui s'abat sur le monde. Un monde silencieux et vide. Abyssal et glacé. Un monde où je ne suis rien, plus rien.

Puis des bruits de pas dans un couloir. Une porte s'ouvre. Et une lampe qui s'allume et qui inonde ma cellule d'une lumière couleur de pisse. J'essaye de protéger mes yeux contre cette invasion de lumière sale. Mais deux matons m'obligent à m'asseoir sur le lit. L'un d'eux me demande de me déshabiller et me tend un vêtement de droguet gris foncé, pour que je l'enfile. Je m'y prends mal, alors il m'aide un peu, en évitant de me toucher. Il me dit que j'ai droit à une clope et à un verre d'alcool, si je veux. De l'eau-de-vie de prune. Et un café. Je ne veux rien. Je veux juste qu'on me fiche la paix.

L'aumônier est là, à peine caché derrière les deux matons, à côté du procureur, qui regarde sa montre, impatient. Il s'avance vers moi et fait un signe de croix, du bout de ses doigts tendus. J'ai une forte impression de déjà-vu.

« Nous avons déjà vécu ça ! » lui dis-je.

Il me répond que c'est possible, en effet. Parce que c'est ça, l'enfer. Tout doit revenir, sans cesse, indéfiniment. Il essaie de me convaincre que j'ai tout à gagner à confesser mes péchés et m'en remettre au Christ miséricordieux. Je lui réponds que je n'en ai rien à battre. Que c'est trop tard. Qu'il me laisse mourir en criminel. Jeune, mais tranquille.

« Il n'y a pas de tranquillité, hors de Dieu », affirme-t-il, péremptoire.

Je me tourne vers les gardiens et leur demande si je dois supporter longtemps cet homme en soutane. Celui qui m'a aidé à m'habiller secoue la tête pour me faire comprendre que je ne suis pas tenu d'écouter le prêtre. Je sais que j'ai droit à une dernière volonté. Alors, je fais savoir que tout ce que je veux, c'est être décapité, mon visage tourné vers la lame, pour la voir tomber sur ma gorge.

« On ne peut pas accepter ça ! » grogne quelqu'un.

C'est le chef des matons qui s'est exprimé. Il est là, lui aussi, dans ma cellule, un peu en retrait, à côté de la porte ouverte, masquant le couloir. C'est un homme de forte corpulence. Vêtu comme les autres gardiens, mais avec des épaulettes dorées, parce qu'il est gradé. Son regard est sombre et froid et autoritaire.

« Pourquoi ? » osé-je, sur le même ton.

Il déglutit et paraît réfléchir à sa réponse. Dans la lumière sale, sa peau est ictérique et granuleuse. Il m'affirme que c'est une question de protocole, et aussi parce qu'on n'est pas sûr que la guillotine fonctionne correctement, avec ma face tournée vers le haut. Et surtout parce que ça n'est pas comme ça qu'on tranche le cou, dans un pays civilisé comme la France. Que c'est inhumain et immoral. Je crie que c'est des conneries. J'exige qu'on change le protocole et qu'on m'accorde le droit de mourir comme je veux. Mais l'administration tient bon, d'autant que le procureur s'en mêle et soupire que ça commence à bien faire et qu'on en finisse. Je n'ai plus qu'à fermer ma gueule et accepter le verdict.

On me fait croiser les mains dans le dos et on me met des menottes aux poignets. Puis on me pousse vers l'avant, pour que je sorte de ma cellule. Le couloir baigne dans une douce lumière d'aube. J'aperçois un petit bout de ciel pâle, par un vasistas, tout en haut d'un mur. Les autres cellules sont fermées. Je ne sais pas si les prisonniers dorment encore ou s'ils font semblant. Ils ne peuvent me voir, mais peuvent entendre le bruit des semelles sur le sol et les murmures des hommes qui m'accompagnent, alignés comme pour un enterrement.

J'éprouve un étrange sentiment de tristesse. Mes pensées vont à ma mère. J'ai tellement envie qu'elle soit là et m'accompagne dans ce couloir qui mène à ma mort. Elle me prend par le bras et ses beaux yeux clairs sont inondés de larmes. Son doux visage est plié par une grimace atroce. Elle crie au monde sa douleur et bave ses pleurs. C'est son enfant qui va mourir. Je le vois, cet enfant, avec son vêtement de droguet gris brun. Il a le crâne rasé et les mains menottées dans le dos. Il a si peur que son pas traîne, ses sphincters lâchent. Les matons le poussent et lui demandent d'être courageux. Maman – qui cette fois s'agrippe désespérément à mon cou – est tirée vers l'arrière, comme on si on m'arrachait une dent.

Je n'ai jamais connu ma mère. Alors, je l'invente, à chaque fois que je vais mal ou que je suis triste. La religieuse de l'orphelinat, celle qui m'aimait un peu, m'avait dit qu'elle était jeune et belle, et qu'elle avait quatorze ans quand elle a accouché sous X, à l'hospice. Elle avait été violée par un Boche, quand les nazis occupaient encore la France. C'est tout ce que savait la nonne, quand je l'interrogeais, parce qu'elle avait reçu la déposition de ma mère, peu après ma naissance et la délivrance. Je ne connais pas le nom de Maman. Je sais juste qu'elle s'appelle Pauline... ou Justine. Je pense qu'elle aimait cet Allemand, mais qu'elle ne connaissait rien de l'amour. Elle ignorait surtout qu'on peut mourir d'aimer.

Ses pleurs ont cessé, maintenant qu'ils l'ont arrachée à moi. Ou, sans doute, est-elle trop loin pour que je puisse l'entendre encore.

Nous arrivons dans la cour intérieure de la prison. Le ciel, par-dessus les hauts murs d'enceinte, est gris et froid comme de l'acier. J'entends des bruits de voitures, au loin, dans la ville qui s'éveille. Le sol est dallé de pavés anthracite, encore mouillés par l'air humide de la nuit. Au centre de la cour, la veuve, sombre et terrifiante, élève ses quatre mètres de bois et de métal. Le couperet luit de son récent affûtage. Il est surmonté d'un poids. Je sais que l'ensemble pèse dans les quarante kilos. Je l'ai lu, quelque part.

Trois hommes s'affairent près de la guillotine. Ils vérifient que tout est en ordre et opérationnel. Je suis figé, un instant, pris par un frisson d'horreur, mais les matons m'entraînent jusqu'à la planche verticale à bascule. Puis enlèvent mes menottes. Les bourreaux veulent que

je meure en homme libre. J'ai un sourire amer, à l'idée de cette exigence absurde. Je suis en effet tenu fermement par les deux gardiens. Toute fuite m'est impossible. Je n'ai, de toute façon, pas l'intention de m'échapper. Et quand bien même, où irais-je ? La cour est un espace clos. Je cherche Maman du regard, mais elle n'est plus là. Il n'y a personne d'autre que les bourreaux, le curé et les matons, près de la machine. Et moi, bien sûr, qui ne suis rien. Les membres de l'administration judiciaire et mon avocat, et peut-être d'autres témoins, se tiennent, quant à eux, en retrait. Je ne les vois pas, mais je sens leur présence silencieuse et recueillie. Ils ne veulent pas que mon sang éclabousse leurs beaux habits noirs.

L'aumônier s'approche de moi et dépose un baiser furtif sur ma joue. J'ai un mouvement de recul, à cause du dégoût qu'il m'inspire. Il sent le vin de messe. Je regarde l'un des gardiens. Il me redit d'avoir du courage. Je sens qu'il en a plus besoin que moi, de courage. L'homme est jeune et voudrait être ailleurs, très loin d'ici, mais son job est d'être là, avec moi, pour que mon destin s'accomplisse. Et qu'il puisse vomir après. De dégoût et de honte.

La pluie commence à tomber. D'abord comme du crachin visqueux. Puis plus drue. Des parapluies s'ouvrent, derrière moi. Les bourreaux baissent la tête, comme pour se protéger, en vain. L'eau ruisselle sur leur visage. Les deux gardiens ne bronchent pas. Ils attendent, stoïques, pareils à des sentinelles. La lumière de l'aube est piégée dans les nuages. Il fait sombre. Il ne fait pas vraiment nuit, mais les lampes à vapeur de sodium s'allument dans la cour. La lumière jaunâtre fait des ombres sur les pavés et les silhouettes humaines s'entourent de halos pâles.

Je suis debout, au milieu de cette cour, la veuve dressée devant moi. Sous la pluie, elle paraît irréaliste, surréaliste. Je sens l'espace se replier doucement, comme pour nous rapprocher. Elle est ma dernière amante. Des senteurs d'essence de térébenthine, de vernis et d'encaustique se répandent dans l'air mouillé. Elle semble me dire : « je t'attends ». Je frémis. De peur, sans doute, mais aussi de désir. Le sien.

Les guillotins sont prêts. L'un d'eux, le plus âgé, jette un regard interrogateur au procureur, attendant ses ordres. Je tourne la tête et vois le magistrat, par-dessus mon épaule. Il observe attentivement sa montre, attend un peu, puis hoche la tête. Alors, deux des bourreaux me saisissent par les bras, un de chaque côté. Les gardiens, quant à eux, m'ont lâché. Ils ont fini leur tâche et ont passé la main. Je suis poussé et plaqué contre la planche verticale à bascule, trempée et froide. Les exécuteurs me tiennent fermement, pour m'empêcher de bouger. Je ne bouge pas. Je suis toujours figé dans mon néant, englué, la tête vide de pensées. La peur, si je l'ai éprouvée un temps – je ne sais plus –, a déserté mon ventre. La planche pivote d'un quart de tour et je me retrouve couché à l'horizontale, le visage tourné vers les pavés luisant dans l'aube grise. Les deux bourreaux avancent la planche, qui repose sur un système de galets, jusqu'à ce que ma pomme d'Adam se place contre le demi-cercle de la lunette inférieure en bois. L'un me tient les jambes, tandis que le second appuie sur mes omoplates. Le troisième, le plus âgé, placé de l'autre côté de la veuve, me prend par les oreilles et maintient ma gorge contre son support.

Puis tout va très vite. Je sens la lunette supérieure cogner contre ma nuque pour former, avec la lunette inférieure, un cercle parfait et adapté à mon cou. Et j'entends à peine le geste du bourreau pour libérer la lame et son poids.

Le couperet tombe. Sa chute dure moins d'une seconde, mais j'ai l'impression que le temps s'étire à l'infini. Je crois percevoir le bruissement de l'air fendu par le biseau de la lame affûtée, identique à une lente expiration.

Le couperet, telle une hache effilée comme un rasoir, s'enfonce profondément dans mes chairs. Mes os explosent et ma gorge s'ouvre, semblable à une bouche avide. Du liquide chaud, salé et visqueux, s'engouffre dans le cavum et par-delà, comme si je vomissais. Par mes lèvres entrouvertes et mes narines, je devine une fontaine de sang.

-*-

Le noir est si profond que je ne vois plus rien. J'ai pourtant les yeux ouverts. Sur le coup, je ne sais pas pourquoi je pense à une panne de courant...